

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » » 14 » six mois.
» » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER
et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX 30 avril 1863.

Le résumé politique n'offre guère de variations depuis notre dernier bulletin. Les bruits prématurés sur la prise de Mexico, et démentis par une note du *Morning Post*, ont occupé un instant, mais secondairement l'attention. La prise de Puebla est une question de temps, et tout fait présumer que le général Forey prendra cette place rapidement. Ce sera une victoire de plus pour nos troupes. Dieu veuille que les résultats répondent aux sacrifices qu'exige cette guerre lointaine. Mais, comme nous le disons plus haut, la guerre du Mexique n'a qu'une importance secondaire, près des événements de Pologne et d'Amérique.

Les nouvelles de Pologne sont favorables à l'insurrection, qui aurait obtenu un avantage à Jersey, à Sandona, à Worekost. La lutte, soutenue par Grelinski, à Lubinia, contre 2,000 Russes munis d'artillerie est un beau fait d'armes; mais malgré ces efforts héroïques, malgré ces succès partiels, la Pologne peut-elle espérer vaincre ?

Nous en revenons toujours au Congrès européen qui ferait cesser l'effusion de sang, et remplacerait par un traité solide, équitable, les demi-mesures prises par l'Empereur de Russie, mesures insuffisantes, on le voit.

Quant à l'Amérique, la situation se complique d'un nuage qui pourrait bien renfermer la tempête dans ses flancs.

La Chambre des Communes s'est occupée des difficultés suscitées par l'ouverture des dépêches prises à bord des navires britanniques capturés par le commodore Wilkes.

L'Angleterre attend sans doute le moment propice pour demander une réparation de ce qu'on peut regarder comme une insulte. Passer outre, c'est... dur pour l'orgueil anglais.

Faisons comme l'Angleterre, attendons avant de nous prononcer. Le feu est assez vif, il est inutile de l'attiser davantage.

La même chambre s'est préoccupée

aussi d'une question non moins brûlante : la *misère intérieure*. Nous citons ces quelques lignes qui méritent une attention sérieuse :

« Le Cabinet n'a pas exprimé officiellement son avis, bien que la Chambre ait finalement résolu de lui laisser l'initiative des mesures à prendre; mais nous savons par des indications du *Morning Post* que les agens de l'administration ayant constaté que dans le Lancashire et le Cheshire, il existe de vastes terrains à drainer et pouvant fournir du travail à plus de 400,000 hommes pendant plus de deux ans, l'intention du gouvernement est d'envoyer immédiatement des ingénieurs dans ces contrées afin qu'ils choisissent les lieux où le drainage pourra être commencé. D'ici trois semaines, il y aurait du travail pour 70 mille hommes, et les dépenses supportées par les districts dans lesquels les améliorations auront lieu seraient facilement couvertes. Jusqu'à présent les contributions et les souscriptions volontaires ont produit près de deux millions sterling, et 137,000 personnes subsistent dans le Lancashire de ces charités. Parmi elles, il y a 80,000 hommes valides, et ce seront ceux là qui seront invités à prendre part aux travaux de drainage. »

Le palliatif, s'il n'est pas complet, est bon, et peut s'appliquer partout. Il reste encore bien des terres incultes. L'agriculture, on le répète chaque jour, demande des bras. Là est la richesse véritable.

J. REBOUX.

Dans notre dernier numéro nous disions à propos de la guerre en général, et de celle d'Amérique en particulier, que la force brutale ne prouve rien et est loin d'être une raison préemptoire. Nous le répétons aujourd'hui, au sujet de faits bien peu importants près de ceux dont nous parlions hier, mais qui méritent qu'on s'y arrête, ne fut-ce que pour en signaler le ridicule.

Depuis quelque temps on parle beaucoup de duels entre plusieurs écrivains.

Nous trouvons, signe, par M. A. Prevost, un article dont nous citons un passage concernant ces duels, dont le *Figaro* est souvent le point de départ. On y annonce l'entrée de M. Vuillot, c'est un rude jou-

leur littéraire..... mais, par le temps d'estocade qui court, Griser, Bertrand ou Pons n'y seraient peut-être pas déplacés :

« Est-ce la lune rousse qui a rendu ce mois-ci les gens de lettres si batailleurs ? Je ne sais, mais le monde des journaux a vu éclorre plusieurs duels dans ces derniers temps. C'est le renouveau, c'est le printemps qui fouette le sang, irrite le système nerveux et donne à toute égratignure de plume, l'importance d'une blessure saignante. Il va sans dire que le *Figaro* est mêlé à tous ces duels, nes le plus souvent de ses provocations. On avait espéré que ce journal, en passant des mains de M. de Villemessant dans celles de ses gendres, MM. Jouvin et Bourdin, prendrait des allures moins agressives, plus littéraires; je ne sache rien de moins littéraire que les coups d'épée. On dit même que la rédaction en chef vient de s'attacher M. Vuillot avec 12,000 fr. d'appointements. Ce ne serait pas trop qu'un écrivain de cette taille pour relever un journal où les personnalités tiennent lieu de style et où l'on est dispensé d'avoir du talent pourvu que l'on ait quelques années de salle d'armes. Il n'est pas mal non plus d'avoir de la *poigne*, car on est exposé aux désagréments que M. de Villemessant a subis l'autre jour, par les mains de M. Didier. »

Cette méchante affaire nous ramène au duel de M. Francisque Sarcey, rédacteur de l'*Opinion nationale*, avec M. Aurelien Scholl, rédacteur du *Figaro*. C'est précisément l'aventure Villemessant-Didier qui a été le point de départ de cette rencontre, en fournissant à M. Sarcey l'occasion de se venger d'un seul coup de toutes les insultes, de toutes les railleries dont le *Figaro* le poursuit depuis deux ans. M. Sarcey, qui est un écrivain de valeur, un ancien professeur de l'Université, ayant refusé de se mesurer avec M. de Villemessant qui l'avait publiquement provoqué dans le *Figaro*, n'a pas cru devoir observer la même réserve à l'égard de M. Aurelien Scholl, autre rédacteur de ce journal.

Ces deux messieurs sont partis lundi pour la frontière belge, où les gendarmes les ont séparés, après un engagement de 17 minutes, dans lequel ils ne se sont pas touchés. De retour à Paris, ils sont reparus le surlendemain pour Bade, et là le combat a recommencé. M. Sarcey a été blessé légèrement. Il convient d'ajouter ici que M. Scholl, dit on, a eu déjà cinq duels, tandis que M. Sarcey connaît à peine le maniement de l'épée. Enfin, circonstance curieuse, les deux adversaires sont excessivement myopes; c'est ce qui

explique le résultat négatif de leur première rencontre, malgré sa durée.

Revue des journaux.

Nous lisons dans la correspondance adressée au journal *Le Monde*, sous la date de Varsovie, 22 avril :

« Le clergé se montre partout animé des meilleures dispositions. Son influence est grande et il s'en sert pour le triomphe de la cause nationale. Voici un fait, entre autres, qui prouve sa puissance sur ces populations religieuses et son patriotisme. Dans le village de Surwiliszki, composé seulement de cent feux, on hésitait encore à se soulever. Le conseil communal s'était assemblé et aucune résolution décisive n'avait été prise. Il était important d'en finir; car les villages voisins n'attendaient que cet exemple pour entrer dans l'insurrection. Le cure engagea tous ses paroissiens à assister à la messe le lendemain. Tous s'y rendirent. Le pasteur leur adressa une allocution si vive et si pleine de l'amour de la religion et de la patrie, que tous les cœurs furent électrisés par ses paroles. Au sortir de l'église, 250 volontaires se rangèrent en bataille, prêts à marcher contre les Russes avec les armes qu'ils avaient pu se procurer. »

M. E. de Girardin continue à soutenir, dans sa polémique avec la France, que la Pologne, à l'exemple de la Lorraine, ne trouvera le repos, elle aussi, qu'en perdant sa nationalité, mais à la condition qu'elle recevra la liberté en échange de son indépendance.

« Qu'est-ce que l'indépendance du sol, continue le dialecticien de la Presse, sans la liberté du citoyen ? — Rien. »

« Qu'est-ce que la liberté du citoyen sans l'indépendance du sol ? — Tout. »

« La Pologne ne perdrait donc rien et gagnerait tout à n'être plus indépendante, mais à être libre ! »

« Supprimer la Pologne sans l'opprimer : voici, nous l'avouons, notre conclusion. »

« Opprimer la Pologne sans la supprimer : voici, sans qu'il l'avoue, la conclusion de M. de la Guéronnière. 1815 ramènerait inévitablement 1831, 1861, 1863. »

Nous lisons dans l'*Union*, sous la signature de M. de Riancey :

« Qu'a donc fait Mgr. Dupanloup ? Demandez-t-il qu'on baillonne ses adversaires ? »

XIV.

Un matin Berthe reçut une lettre dont l'aspect lui glaça le sang dans les veines. « Mais je ne veux plus de lettre ! » dit-elle tout haut d'une voix sourde. Elle la posa devant elle pour s'accoutumer à la voir, et l'écriture lui arracha des larmes brûlantes : la main qui avait tracé l'adresse avait eu envie de trembler, et pour cacher ce tremblement, elle avait lourdement appuyé sur la plume. Combien il avait dû souffrir pour que sa main tremblât ainsi ! Vaincue par la compassion, elle ne voulut pas se soustraire à la même douleur. Elle rompit le cachet. La lettre, datée d'Alby, était ainsi conçue :

« Eh bien, Berthe, sommes-nous assez malheureux maintenant ? Votre cœur opiniâtre a-t-il bien fait notre malheur ? Vous êtes libre et je ne le suis pas, vous êtes délivrée, et je suis enchaînée ! A vous le monde, l'avenir, une longue existence digne d'envie, et à moi... ma femme ! Et tout cela parce que vous l'avez voulu, parce que vous n'êtes plus le courage de souffrir pour l'amour. Si vous aviez eu la force de persister encore quelques mois, quelle différence aujourd'hui ! »

« O Berthe, je te hais ! Je n'ai plus qu'un désir : ne jamais entendre parler de toi, ne jamais te revoir, ne jamais te rencontrer ; mais l'extirper de mon

coeur, de ma vie, de mon souvenir, comme une puissance ennemie qui a ruiné mon existence. Tel est mon adieu. Je suis malade ; les médecins disent que ma maladie est dangereuse. J'étais à Hyères auprès du père de ma femme. Il resta longtemps entre la vie et la mort et finit pourtant par guérir. Je revins ici, et ce fut seulement alors que j'appris l'événement d'il y a trois mois. Nous sommes si séparés aujourd'hui que les catastrophes les plus graves nous frappent sans que l'un de nous en informe l'autre. C'est vous qui l'avez voulu. Mais je voulais vous repeter encore que votre opiniâtreté me rend malheureux. »

CYRILLE.

« Il est fou, » se dit froidement Berthe en repliant la lettre. « Il est injuste... comme un homme, » ajouta-t-elle bientôt avec l'amertume d'un cœur froissé. Mais l'amour prit le dessus, et la pensée qui effaçait toutes les autres fut celle-ci : « Pourquoi qu'il ne meure pas ! Puisse-t-il vivre irrité contre moi, me haïssant même ! O Dieu, permettez seulement qu'il vive ! »

Elle tomba dans une angoisse d'autant plus horrible qu'elle n'avait jamais rien éprouvé de semblable. Elle s'était toujours représentée Cyrille comme une sorte d'immortel, comme une âme dont la force surhumaine donne au corps une vigueur qui le preserve des maladies et de la caducité. Maintenant elle tremblait pour sa vie, et cette frayeur lui paraissait un presage de sa mort. La douleur tua le jugement réfléchi. Elle donna parfois au regard une incroyable pénétration ; mais parfois au contraire, le voilant sous des larmes, elle l'obscurcit, et l'univers entier trembla,

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 1^{er} MAI 1863.

N° 15.

BERTHE.

XIII. (Suite).

Mais c'était précisément l'élévation d'esprit de la marquise qui lui imposait. Jamais elle n'avait fait ni pensé rien de commun. C'est la chose la plus rare qu'on puisse dire d'un mortel, et voilà pourquoi Achille l'ambitionnait par-dessus tout.

Cet examen le conduisit à reconnaître qu'il n'avait pas encore rencontré de femme semblable à celle-là. Seulement il ne la trouvait plus telle qu'il l'avait trouvée d'abord : originale, étrange, surprenante; non, elle était unique. Et la conscience de ce phénomène se manifestait dans l'âme d'Achille comme la découverte d'un cristal dans le rocher. Bientôt son rêve fut de consacrer sa vie à la marquise. Conquérir la considération et la confiance d'une Berthe, être pour elle autre chose et plus qu'un homme de salon, quel triomphe ! Et Achille se promit bien de le remporter.

Jusqu'ici, cependant, il ne pouvait pas se flatter de la moindre préférence. Elle causait plus avec lui qu'avec personne,

parce qu'il cherchait à toucher les cordes intéressantes pour elle. Elle le voyait plus souvent que tout autre, parce que, en qualité d'ami de la maison, il avait droit de se présenter quand bon lui semblait chez M^{me} d'Auvers. Pendant le carnaval, il lui arriva souvent de passer la soirée seul avec les deux dames, oubliant ou négligeant à dessein les grandes soirées où elles n'allaient pas.

Impossible à Berthe de ne point faire attention à lui.

« Charlotte, demanda-t-elle un jour à sa belle-sœur, M. Ducrozet te fait-il la cour ? »

« En tout bien, tout honneur, et toujours de cette même façon depuis plus de deux ans, répondit M^{me} d'Auvers. Lorsqu'il arriva ici, Adolphe n'était pas encore mariée, et il regnait plus de gaieté dans la maison. C'est alors qu'il s'est accoutumé à nous, et il est agréable pour moi que l'état des choses soit resté le même. »

« Je l'apprends avec plaisir ; je commençais à craindre que ce ne fût peut-être à cause de moi qu'il venait si souvent. »

« Tu es une personne étonnante ! Exprimer ainsi tout franchement tes pensées, surtout... »

« Surtout quand il s'agit d'une chose que l'on s'avoue à peine à soi-même et qu'à plus forte raison on n'avoue point à d'autres ! Tu trouves cela fort étrange, n'est-ce pas ? »

« Je te confesse que je regarde comme un excès d'amour-propre de voir dans les moindres attentions d'un homme l'indice d'une passion en germe, et qu'à mon avis il est un peu ridicule de se garantir contre un assaut qui n'a jamais lieu. »

« Bien ! je suis charmée d'entendre ce langage. Quoique je sois en deuil et rien moins que jolie, ce n'est pas une raison pour que personne ne s'amourache un peu de moi ; car une jeune veuve est toujours intéressante aux yeux de beaucoup d'hommes. »

« Mais penses-tu donc à plaire et à aimer ? s'écria M^{me} d'Auvers avec un redoublement de surprise. »

« Non. Et voilà pourquoi je désire que nul n'y songe non plus à mon égard. Tu connais M. Ducrozet depuis longtemps ; vous avez toujours été dans les mêmes termes qu'aujourd'hui ; voilà ce que je voulais savoir et rien de plus. »

« Ce qui se passe au fond de son cœur ou de celui d'un homme quelconque, je l'ignore, et il me semble superflu de s'en inquiéter. Tu es par trop sur tes gardes. »

« C'est parce que je n'ai pas envie de m'y tenir que je voudrais savoir la vérité, » repliqua Berthe. »

« Ma fière et froide belle-sœur, se dit M^{me} d'Auvers, n'est donc pas au-dessus de la puerile vanité de voir, dans les relations intimes, un adorateur dans chaque homme. »

« Mais Berthe suivait l'instinct qui se révèle à l'âme quand une autre âme penche vers elle. Cependant elle ne pensait pas assez à Achille pour l'observer avec attention. Elle revint bientôt à ses occupations ordinaires. Après le mort de son mari, elle était tombée d'abord dans une apathie sans exemple. Elle était étiolée. C'en était fait de l'existence. Elle n'avait pas la force de ressentir le chagrin. Plus tard, revenant à elle par degrés, sentant de plus en plus que la vie, loin d'être à son terme, était plus misérable et plus douloureuse que jamais, elle fut en proie à une tristesse plus profonde.